PQ 2427
.S8 L3
1815
Copy 1

PQ
2427
.S8L3
1815

THE LIBRARY OF CONGRESS
1800

Class PQ2427
Book .S8L3
1815

LA LAITIÈRE SUISSE,

OU

L'AVEUGLE DE CLARENS,

COMÉDIE EN UN ACTE, MÊLÉE DE COUPLETS,

DE MM. SEWRIN, DUMERSAN ET MERLE.

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DES VARIÉTÉS, LE 11 MAI 1815.

DEUXIÈME ÉDITION.

PRIX : 1 FR. 25 CENT.

A PARIS,

CHEZ Mlle. HUET-MASSON, Libraire, rue St.-Honoré, n°. 204, maison du Bureau de Tabac de la Civette, Place du Palais-Royal, au 2me., vis-à-vis le Café de la Régence.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
JACQUES, vieillard aveugle. .	M. *Bosqu Gavaudan.*
EMMELINE, sa Fille, sous le nom de MARGUERITE. . .	Mlle. *Pauline.*
BETTEMBERG, Bourguemestre.	M. *Potier.*
ZUG, Chêvrier.	M. *Brunet.*
CATHERINE, Vachère.	Mlle. *Aldegonde.*
UNE VIEILLE BERGERE. .	Mme. *Vautrin.*
UN DOMESTIQUE.	M. *Bougnol.*

VILLAGEOIS ET VILLAGEOISES.

Le Théâtre représente un Site pittoresque; sur le devant, à droite, est le Chalet de Jacques; auprès un Banc de gazon; de l'autre côté, une Table et un Banc de pierre.

PQ2427
S8L3
1815
399144
31

LA LAITIERE SUISSE,

OU

L'AVEUGLE DE CLARENS.

SCENE PREMIERE.

ZUG, CHŒURS DE VILLAGEOIS ET VILLAGEOISES, *portant leurs outils, et allant à l'ouvrage.*

AIR *de la Danse des Auvergnats.*

Partons vîte et tôt,
Gagnons la prairie;
Pour l'ouvrage il faut
Partir vîte et tôt.
Travail et gaîté
Prolongent la vie,
Travail et gaîté
Donnent la santé.

ZUG, *vers le chalet de Jacques.*

Viendras-tu pas, toi,
Ma chère Cath'rine?
Ne vas-tu pas, toi,
M'laisser là tout coi?
Tu sais que sans toi
Je fais triste mine;
Tu sais que sans toi
Point d'bonheur pour moi.

(*Les Paysans entraînent Zug.*)

Partons vîte et tôt,
Gagnons la prairie.

ZUG.

Partez vîte et tôt,
J'vous joindrons bientôt.

CHŒUR, *s'en allant.*

Travail et gaîté
Prolongent la vie,
Travail et gaîté
Donnent la santé.

SCENE II.

ZUG, CATHERINE.

ZUG.

Qu'est-ce qui peut la retenir ? all' n'est point paresseuse ordinairement. (*A travers la serrure*) Catherine ? Cath.....

CATHERINE *vient par derrière, et lui donne une grosse tape sur l'épaule.*

Vlan !

ZUG, *se retournant.*

Oh ! oh !

CATHERINE.

Me v'là, quoi ?

ZUG.

Si l'on ne te voit point, tu te fais morgué ben sentir.

CATHERINE.

Pourquoi qu'tu m'appelles comm'ça ? Tu sais ben que le père Jacques ne veut point que j'perdions not' temps à jaser avec les garçons ; et s'il était sorti pendant qu' t'étais là ?

ZUG.

Il n'm'aurait pas vu, puisqu'il est aveugle.

CATHERINE.

S'il n'y voit pas, il entend ben, toujours ; et depuis si long-temps que j'fais tout mon possible pour être sage, ça serait ben dur de manquer aujourd'hui le prix de sagesse.

ZUG.

N'aie donc pas peur.

AIR : *Vaudeville des Anglaises pour rire,*
Ou *de Lantara.*

J't'aimons pour le mariage,
Ma chèr' Cath'rine, vois-tu ;
Je n'crains pas que dans l'village
On soupçonne ta vertu,
Puisque de toi, sans reproches,
J'nons reçu pour tout' faveur
Qu'un' vingtaine de taloches,
En tout bien et tout honneur.

CATHERINE.

Quand on a le cœur tranquille,
Être sag', c'est être heureux ;
Mais ça d'vient plus difficile
Quand j'avons un amoureux.

C'prix d'sagess' qu'on nous propose,
Queuq'fois s'obtient par faveur:
Mais j'voulons avoir la rose
En tout bien et tout honneur.

ZUG.

T'as raison.

CATHERINE.

Quoiqu'ça, j'sis inquiète.

ZUG.

Bah! l'père Jacques qu'est ton parrain, et qui a voix au chapitre, ne peut pas manquer de te donner la sienne.

CATHERINE.

Tu crois ça, mon pauvre Zug? et Marguerite, c'te p'tite laitière, qui d'puis un an d meure avec lui: j'crains ben qu'all' n'ait la préférence.

ZUG.

Tien donc; c'qu'all fait pour le père Jacques, toi, Catherine, tu l'fais pour ta vieille grand'mère; t'es ben aussi brave qu'elle.

CATHERINE.

Moi, c'est différent; je n' faisons que not' devoir, au lieu que Marguerite..... rien n'l'oblige à ça. Mais chut, j'entends du bruit, mon parrain est levé; va-t'en, Zug.

ZUG.

Non, j'ons encore tout plein de choses à te diré. D'ailleurs, j' veux l'voir, moi, ce bon père Jacques; ça me fait toujours rire quand il va comm' ça à tâtons.

CATHERINE.

Oui, mais queuq' fois, aussi, il va si ferme et si dret, qu'on jurerait ben qu'il a d'bons yeux.

ZUG.

Oh! c'est vrai. Il n'est pas aveugle des jambes; et pis, ce qui m'amuse encore, c'est qu'il a toujours à la bouche queuq' chanson drôlette..... Tiens, tiens, l'entends tu?..... Il n'faut pas d'mander si c'est lui.

CATHERINE.

Zug, va-t'en, je t'en prie.

ZUG.

Laisse donc, je n'frai pas d'bruit.

SCENE III.

LES MEMES, LE PERE JACQUES.

JACQUES, *sortant de chez lui un bâton à la main.*

J'entends parler depuis une heure : sachons ce que c'est.

AIR : *Lison dormait.*

Les secrets ne m'échappent guère,
Quoique je n'marche qu'à tâtons ;
J'ai percé plus d'un doux mystère,
Et j'ai surpris bien des tendrons.
Allons,
Faisons
Notre revue,
De ce côté portons nos pas....

ZUG, *à part.*

Tiens, il joue à Collin Maillard !

JACQUES, *continuant.*

« Un pied par-ci,....
» Un' main par-là,....
Si le ciel ma privé d' la vue ;...
» Un pied par-ci,...
» Un' main par-là....

(*Il saisit Zug par la main.*)

Ah !
J'ai des yeux au bout de mon bras.

CATHERINE, *parlant par-dessus l'épaule de Zug.*

C'est moi, parrain.

JACQUES, *feignant.*

Ah ! ah ! c'est toi, Catherine ?

CATHERINE, *de même.*

Oui, parrain. Je voulais vous faire chercher un peu, pour rire.

JACQUES.

Pour rire ?..... Ah ! ah ! maligne ! tu m'attrapes toujours comme ça. Dis-moi, Catherine, avec qui étais-tu ?..... Eh bien ! reste donc. Réponds-moi : avec qui étais-tu ?

CATHERINE.

Comme vous m'serrez, parrain ; lâchez-moi donc, vous me faites mal.

JACQUES.

Non, non. J'ai des raisons pour te tenir ferme; je te croyais la main plus douce que ça, Catherine.

CATHERINE.

Oh! c'est que j'ons travaillé toute la semaine à la terre.

JACQUES.

C'est bien d'travailler; mais tu n'fais pas qu'ça, et tu parles d'amour avec un mauvais sujet, un vaurien, un enjoleux d'filles, qui t'empêchera d'avoir le prix de sagesse.

JACQUES.

O mon Dieu! Zug, voyez pourtant de quoi vous êtes cause!

JACQUES, *lâchant la main de Zug.*

Ah! c'est Zug.

ZUG.

Hélas! oui, père Jacques. Pardon! pardon!

JACQUES.

Coquin! Eh bien, où est-il donc?

ZUG.

Je suis à genoux, père Jacques.

JACQUES.

Viens, que je te tire les oreilles.

ZUG, *passant sous ses bras.*

Vous m'avez déjà fait assez d'mal. Regardez comme j'ai le poignet rouge; car, c'est moi que vous serriez si fort.

JACQUES.

Ah! ah! je le savais, va.....; et je n'y allais pas de main morte. Allons, allons, mes enfans, vous savez que j'aime assez à rire; mais aussi, toi, Catherine, tu m'avais fait un petit mensonge. Ne mens jamais, entends-tu? ce défaut-là est le pire de tous.

CATHERINE.

Oh! vous êtes ben sûr, à présent, pèr' Jacques, quand j'dirai oui, qu'c'est oui, et quand j'dirai non, qu'c'est non.

JACQUES.

A la bonne heure. Du reste, je suis content de toi; tu es vigilante, laborieuse; le peu que tu retires de ton travail, tu en fais bon usage: continue, Catherine; si tu n'as pas le prix cette année, l'an qui vient.....

ZUG.

L'an qui vient, l'an qui vient; avec cette espérance-là, notre amour s'en ira en fumée.

JACQUES.

Je n't'écoute pas, toi. Les amoureux sont toujours pressés; mais Catherine.....

CATHERINE.

J'la suis aussi, moi, mon parrain.

AIR : *A Paris, il n'est point d'obstacle.*

On dit qu'l'amour et la sagesse
Ont d'la peine à s'mettre d'accord;
Voyant augmenter ma tendresse,
J'trouvons que l'prix tarde bei fort :
Déjà j'voudrais êtr' couronnée;
Mon parrain, vous d'vez m'approuver,
Car je suis sage cette année,
Mais sait-on c'qui peut arriver? } (*bis.*)

JACQUES.

Catherine, j'te rendons justice; j'ons ben d'l'amitié pour toi, mais.....

CATHERINE.

Mais...., j'vous devine ..... ; j'aurais eu vot' voix, si Marguerite n'était pas venue dans l'pays.

JACQUES.

C'te pauvre petite, elle a tant d'soins pour moi!

AIR : *On culbute par compagnie.*

Elle remplace mon enfant.

CATHERINE.

En vous, j'aurions trouvé not' père.

JACQUES.

Elle m'apporte son argent.

CATHERINE.

C'est le produit de votre terre.

JACQUES.

Quand elle fait, d'un ton si doux,
Ma lecture.:.. Oh! vrai, je l'admire.

CATHERINE.

J'vous l'aurions bien faite, entre nous,....
Si tant seul'ment je savions lire. (*bis.*)

JACQUES

Il fallait donc apprendre.

ZUG

Pargué, moi qui lis *courante chalumo*, j'te donnerai des leçons quand tu voudras.

JACQUES.

Et puis, vous ne savez donc pas que Madame la marquise de Salanges, cette riche dame, qui a acheté la terre de Clarens, a pris Marguerite en amitié; quand elle va au château, elle n'en revient jamais sans queuq' p'tits présens, qu'elle m'apporte avec une joie.....

ZUG.

Fort bien! parce qu'elle est protégée de c'te belle dame, qui vient de je ne sais où, que nous n'avons jamais ni vue, ni connue.....

JACQUES.

Zug, il y a long-temps que nos villageois sont aux champs; ton père te croit à l'ouvrage.

ZUG.

V'là que j'pars, M. Jacques..... Adieu, M. Jacques.

JACQUES.

M. Jacques..... Hé, hé, hé, il boude; il est en colère..... Adieu, M. Zug..... (*Musique.*) Catherine, n'entends je pas le rantz des vaches? Il faut donner les miennes.

CATHERINE.

J'y vas, mon parrain..... Mais vous allez donc rester seul?

JACQUES.

Non, non. Je vais au-devant de Marguerite; voici l'heure où elle revient du château.

CATHERINE.

Eh bien! mais, n'faut-il pas que j'vous donne le bras?

JACQUES.

Je t'ai déjà dit que je n'avais pas besoin de toi. Avec mon bâton, je ne me trompe jamais de chemin. Catherine, mets-moi seulement en face de l'allée des Peupliers.

CATHERINE.

Vous y v'là, mon parrain.

JACQUES.

C'est bon, c'est bon..... laisse-moi, laisse-moi, te dis-je; je veux aller seul. (*Il fredonne*).

Si le ciel m'a privé d'la vue,
J'ai des yeux au bout de mon bras.

(*En s'en allant, il rencontre Zug, et il lui donne un coup de son bâton sur la jambe.*)

SCENE IV.

CATHERINE, ZUG.

ZUG.

Comme il y va, ton parrain !

(*Il tient une main sur sa jambe.*)

CATHERINE.

C'est bien fait; t'es toujours fourré sous ses pas.

ZUG.

C'est qu'il touche comme s'il y voyait..... Tâte donc, queu bosse !

CATHERINE.

Ah, ça, va-t'en; il t'croit parti. J'ferions mal d'être ensemble.

ZUG

Va t'en ! ça t'est aisé à dire, toi. Faut donc que je m'en aille à cloche-pied ? Tiens, regarde, j'peux plus marcher.

CATHERINE.

T'as pas plus de mal, je gage, que dessus ma main. C'est pour rester. Adieu; moi, j'm'en sauve.

ZUG, *courant après elle.*

Ah ! morgue ! tu n't'en iras point sans payer l'passage.

CATHERINE.

Vois-tu que tu marches !

ZUG.

Tu l'payeras l'passage !

CATHERINE.

Je n'le payerai pas; j'n'ai pas d'argent.

ZUG.

C'est point d'l'argent que j'te demande.

CATHERINE.

Et quoi donc ?

ZUG.

Un bon gros baiser, voilà tout.

CATHERINE.

Voyons, laisse-moi passer.

ZUG.

Paye! paye !

CATHERINE.

En ce cas, j'vons prendre le plus long.

(*Elle se sauve et rencontre le Bourguemestre, qui entre. Elle lui fait faire une pirouette; et Zug qui courait après elle, se trouve dans les bras du Bourguemestre qu'il embrasse.*)

SCENE V.

LES MEMES, LE BOURGUEMESTRE.

LE BOURGUEMESTRE.

Qu'est-ce que c'est? qu'est-ce qu'il y a?

ZUG.

Mille pardons; excusez, M. le Bourguemestre: c'est qu'en prenant mon élan, je vous ons pris pour Catherine.

LE BOURGUEMESTRE

Catherine! Catherine! j'ai bien l'air de Catherine, n'est-ce-pas? et que lui voulais-tu faire à Catherine, M. le libertin?

CATHERINE, *sur le haut de la montagne.*

AIR: *Du pas redoublé.*

Monsieur, il voulait m'embrasser;
Ça n'est pas bien, je pense;
Et vous, en l'empêchant d'passer,
Vous sauvez l'innocence,
C'baiser, que j'croyons d'bon aloi,
J'n'en voulons pas, pour cause;
Mais vous l'avez reçu pour moi.

ZUG.

C'n'est pas la même chose.

Attends, va, j'ons de bonnes jambes.

CATHERINE, *s'enfuyant.*

Attrape si tu peux

SCENE VI.

LE BOURGUEMESTRE, ZUG.

LE BOURGUEMESTRE.

Zug, Zug, Zug, demeurez.

ZUG.

M. le Bourguemesse.

LE BOURGUEMESTRE.

De par l'autorité que j'ai sur vous, je vous ordonne de rester là.

ZUG, *riant.*

Je resse, M. le Bourguemesse.

LE BOURGUEMESTRE.

Eh bien! tu as l'air, je crois de....

ZUG.

C'est que votre perruque est de travers, et je ne peux pas vous regarder sans rire. Voulez-vous que je vous l'arrange?

LE BORRGUEMESTRE.

Non, non; ne t'avise pas de toucher à la perruque d'un bourguemestre!

ZUG.

Vous n'avez plus besoin de moi, M. le bourguemesse?

LE BOURGUEMESTRE.

Au contraire, je te cherchais... Il faut que tu me lises cette lettre-là.

ZUG.

Tiens, que c'est drôle! Vous me prenez toujours pour vot' liseux.

LE BOURGUEMESTRE.

Point de réflexions. Je n'ai point mes lunettes. Lis-moi ça.

ZUG.

M'y v'là.

LE BOURGUEMESTRE.

Imbécille!

ZUG, *lisant avec difficulté.*

« Mossieu le Bourguemesse, la présente est pour vous » entretenir de la fille de M. Jacques. »

LE BOURGUEMESTRE.

Qu'entends je? La fille de.....

ZUG.

Eh ben! oui; c'te pauv' mamselle Emmeline, qu'a disparu, vous savez, il y a sept ou huit ans.

LE BOURGUEMESTRE.

Zug, plus bas; si Jacques t'entendait....

ZUG.

Oh! il n'est pas chez lui.

LE BOURGUEMESTRE.

Voyons ce qu'elle veut.

ZUG, *lisant.*

« Elle réclame vos bons offices auprès de son père, et vous » supplie d'obtenir son pardon. »

LE BOURGUEMESTRE.

Ah! bien, oui; je me garderai bien de lui en parler.

ZUG.

Pourtant, puisque ce jeune seigneur qui l'a enlevée l'a épousée, je ne vois pas, moi, pourquoi....

LE BOURGUEMESTRE.

Achève, achève: D obtenir son pardon....

ZUG, *lisant.*

« Son mari est mort, il y a environ quinze mois, et a » laisse la jeune veuve héritière d'une grande fortune..... » Diantre!

LE BOURGUEMESTRE.

D'une grande fortune! C'est différent; je parlerai au père Jacques.

ZUG, *lisant.*

« Fortune.... Cette dame a le dessein d'acheter quelque » propriété en Suisse, et d'y vivre rapprochée de son vieux » père; heureuse, si, en partageant tout avec lui, elle par- » vient à regagner son amitié, qu'une sévérité peut-être trop » injuste lui à fait perdre! » C'est vrai qu'il est un brin entêté, le bonhomme.

LE BOURGUEMESTRE.

Est-ce là tout?

ZUG.

Il y a encore quatre lignes. (*Lisant:*) « Employez donc » tout votre crédit auprès de ce respectable vieillard. Je » compte sur les heureux effets de votre min...nistère, et suis » avec considération, M. le Bourguemestre, votre très- » humble et très obéissante servante, la marquise de Sal- » langes. »

LE BOURGUEMESTRE.

La marquise de Sallanges!

ZUG.

Eh ben! quoi donc? C'est l'nom de c'te dame, qui habite à présent la terre de Clarens.

LE BOURGUEMESTRE.

Je le sais. Mais, au lieu de m'écrire, pourquoi ne me fait-elle pas l'honneur de m'appeler au château? Je la verrais du moins, je lui rendrais mes devoirs. Depuis qu'elle est ici, impossible de pénétrer chez elle.

ZUG.

Il est sûr qu'on peut bien l'appeler la dame invisible; personne du village ne l'approche, si ce n'est Marguerite, qui va tous les matins lui porter de la crême et des œufs frais.

LE BOURGUEMESTRE.

Il faudra bien pourtant qu'elle se montre aujourd'hui: car, selon l'intention de feue haute et puissante dame Christine-Barnabé Pustof de Villendorf, qui a institué, il y deux cents ans, le prix de sagesse, c'est elle qui doit couronner la jeune fille que....

ZUG.

A propos de ça, M. le Bourguemesse, sans être trop curieux, à qui donnerez-vous vot' voix?

LE BOURGUEMESTRE.

Mon ami, cela se fait à bulletin secret. Tu le sauras quand nous irons au scrutin.

ZUG.

Vous feriez pourtant un fier cadeau à Catherine, si vous lui donniez vot' voix.

AIR *de Vadé.*

Tâchez d'là mett' dans vot' crutin;
Cath'reine n'a pas sa semblable;
Pour la vartu, c'est un lutin;
Pour la sagesse, c'est un diable. (*bis.*)
Quand j'veux l'embrasser un tantet,
Ell' se rit d'mon amour extrême,
Et souvent me donne un souflet.

LE BOURGUEMESTRE.

Mon cher ami, c'est fort bien fait;
Dis-lui d'agir toujours de même. (*bis.*)

ZUG.

Oh! par exemple, j'vous r'marcie d'la commission.

LE BOURGUEMESTRE.

Allons, va-t'en, va-t'en.

ZUG.

Je n'demande pas mieux, car j'vois là-bas le père Jacques qui r'vient avec Marguerite; j'veux pas qu'i me r'trouve ici. Adieu, M. le Bourguemesse; je vous en prie, songez à Catherine, dans vot' butin secret.

LE BOURGUEMESTRE.

Nous verrons, nous verrons.

SCENE VII.

LE BOURGUEMESTRE, *Seul.*

Le père Jacques vient..... Lui parlerai-je de sa fille ou ne lui en parlerai-je pas? Madame la marquise de Sallanges m'enjoint, par sa lettre, de..... Oui; mais, d'un autre côté.... Cependant, si..... Fort bien; mais je crains.... C'est très-embarrassant.... Le voici, attendons.

SCENE VIII.

LE BOURGUEMESTRE, JACQUES, MARGUERITE, CHŒUR DE JEUNES LAITIÈRES, *arrivant par l'allée des Peupliers.*

LES LAITIÈRES.

AIR : *Jeunes Fillettes* (des Deux Journées.)

Jeunes fillettes
Et bergerettes
De ces hameaux,
L'plaisir après l'ouvrage;
Vîte, allons sous l'ombrage
Goûter le charme du repos,
Du doux repos.

(*Elles sortent.*)

LE BOURGUEMESTRE.

Bonjour, père Jacques. Bonjour, Marguerite.

MARGUERITE.

Vot' servante, M. de Bettemberg.

JACQUES.

Ah! c'est vous, M. le Bourguemestre?

LE BOURGUEMESTRE.

Oui. Je vous voyais arriver de loin, tel que Bélisaire avec son Andromaque.

JACQUES.

Qu'est-ce que c'était que Bélisaire ?

LE BOURGUEMESTRE.

Vous n'avez donc pas lu la fable, père Jacques ?

JACQUES.

Ma foi, quand j'étais soldat, j'avais bien autre chose à faire, et depuis que j'ai perdu la vue....

LE BOURGUEMESTRE.

Vous n'avez plus le temps de lire, ça se conçoit. Bélisaire était un roi grec, qui eut comme vous, le malheur d'être aveugle des deux yeux.

MARGUERITE.

Et Andromaque, M. de Bettemberg ?

LE BOURGUEMESTRE.

AIR : *C'est bien naturel.*

Mon enfant, c'était sa fille ;
Et, seule de sa famille,
Elle ne le quittait pas
Et guidait ses pas ; (*bis.*)
N'est-ce pas bien beau, ma chère ?

MARGUERITE.

Cela ne m'étonne guère ;
Que ce soit faux ou réel,
Guider, soutenir son père, (*bis.*)
C'est si naturel.

JACQUES.

Ah ! que vous êtes heureux, M. le Bourguemestre, d'être savant !

LE BOURGUEMESTRE.

Je suis heureux jusqu'à un certain point.

MARGUERITE.

Père Jacques, tenez, voici la recette d'aujourd'hui.

JACQUES.

Oh ! oh ! la bourse est bien pesante !

MARGUERITE.

C'est que tout le monde m'a payée ; et puis j'y ai joint mes petites économies.

JACQUES.

Marguerite, je ne veux pas que tu te prives davantage pour moi.

MARGUERITE.

MARGUERITE.

Laissez donc, père Jacques; est-ce que je manque de queuq' chose? Quand vous m'avez prise chez vous, et que j'étais si pauvre, ne m'avez-vous pas offert tout de suite tout ce que vous aviez? Maintenant, que j'gagne un peu d'argent, il est bien juste que j'm'acquitte.

LE BOURGUEMESTRE.

Vous êtes bien heureux d'avoir des gens qui aiment à payer leurs dettes; moi, je n'ai jamais eu affaire qu'à des débiteurs insolvables. Aussi, depuis que je vis, âge d'homme, je me suis fait une loi de ne jamais prêter.

MARGUERITE.

Il est bien plus beau de donner, n'est-ce pas, M. de Bettemberg?

LE BOURGUEMESTRE.

C'est-à-dire, il faut donner avec discernement..... C'est ce qui fait que je donne fort peu.

MARGUERITE.

Père Jacques, vous allez déjeûner.

JACQUES.

Je le veux bien. La promenade m'a mis en appétit. Va me chercher ma jatte de lait.

(*Marguerite le fait asseoir auprès de la table de pierre qui est à la gauche du public.*)

MARGUERITE.

Oh! vous devenez vieux. Maintenant, c'est du vin qu'il vous faut.

JACQUES.

Du vin! Y penses-tu, mon enfant? C'est au-dessus de mes petits moyens.

MARGUERITE.

Bah! bah! en voici une bouteille. Buvez, ça vous donnera des forces.

JACQUES.

Comment!... tu as.... (*Il touche le gobelet.*) Et ça? qu'est-ce que c'est que ça, Marguerite?

MARGUERITE.

Dame!..... c'est un gobelet d'argent.

LE BOURGUEMESTRE.

C'est une timballe.

JACQUES.

Oh !..... ma fille, nous nous fâcherons.

MARGUERITE.

Fâchez-vous contre la dame du château ; c'est elle qui vous envoie tout cela.

JACQUES.

Que dis-tu ? Madame la marquise de Sallanges.....

MARGUERITE.

Elle-même.

JACQUES.

Eh bien ! Bourguemestre, asseyez-vous. Nous boirons un coup à la santé de c'te brave dame.

LE BOURGUEMESTRE, *trinquant.*

A sa santé, soit.

MARGUERITE.

AIR : *Du Verre.*

Messieurs, pour vous rendre gaillards,
Goûtez cette liqueur charmante ;
Le vin est le lait des vieillards.

JACQUES.

La main qui me le verse me tente.

MARGUERITE.

Ce lait, aussi pur que vermeil,
Pour vous soutenir est propice.

LE BOURGUEMESTRE.

Donnez-m'en toujours de pareil,
Chez vous je me mets en nourrice. } (*bis.*)

JACQUES.

Ah ! Marguerite, tu as raison ; un verre de ce vin-là ne fait pas de mal.

LE BOURGUEMESTRE, *après avoir bu.*

Je dis plus ; deux verres de ce vin-là doivent faire beaucoup de bien. Versez, ma petite.

JACQUES.

Vous y prenez goût, Bourguemestre.

LE BOURGUEMESTRE.

Ma foi, quand on prend du galon.....

(*Il avale son verre.*)

JACQUES.

Marguerite, quand tu reverras Madame la marquise, dis-lui, je t'en prie, combien je suis reconnaissant de tout ce qu'elle fait pour moi.

MARGUERITE.

Père Jacques, elle parle tous les jours de vous.

JACQUES.

Vraiment?

MARGUERITE.

Oui, elle vous aime beaucoup.

JACQUES.

Sans me connaître?

MARGUERITE.

Oh! elle vous connaît.

JACQUES.

J'entends; tu l'entretiens de moi..... Eh! que peux-tu lui dire d'un pauvre aveugle, mon enfant?

MARGUERITE.

Oh! ben des choses, qu'elle écoute avec plaisir!

JACQUES.

Elle est trop bonne.

LE BOURGUEMESTRE.

Quoique ça, votre marquise, je ne sais; mais je ne m'en fais pas une idée si extraordinaire.

MARGUERITE.

Comment donc ça, M. de Bettemberg?

LE BOURGUEMESTRE.

Non. Tenez, l'ancien propriétaire du château était bien plus aimable..... Il m'invitait à dîner de temps en temps; je faisais sa partie de trictrac; il aimait à politiquer; eh bien! nous politiquions. Mais votre Madame de Sallanges, son parc est toujours fermé; elle ne reçoit pas de visites: tantôt elle est malade, tantôt elle ne se porte pas bien. On ne sait vraiment quoi croire.

JACQUES, *riant.*

Ah! ah! le Bourguemestre est piqué.

LE BOURGUEMESTRE.

Oui. Je suis un peu curieux, moi, sans que ça paraisse.

JACQUES.

Je m'en suis aperçu.

LE BOURGUEMESTRE, *à Marguerite.*

Car, enfin, est-elle jolie, cette dame.....? est-elle vieille? est-elle jeune? Je gage qu'elle se cache, parce qu'elle est laide.

MARGUERITE.

AIR: *Il sert la gloire et l'amour* (Intrigue sur les toits).

Le voile dont veut se couvrir
Cette bienfaisante personne,
Doit seulement vous avertir
De respecter ce qu'elle donne.
Que vous importe sa beauté?
Ne regardez, je vous en prie,
Que sa main que tend la bonté,
Et que cache la modestie. (*bis.*)

LE BOURGUEMESTRE.

En ce cas, elle se cache, parce que..... parce qu'elle a des raisons pour se cacher.

MARGUERITE.

N'importe..... Je sais qu'elle a une grande confiance en vous.

LE BOURGUEMESTRE.

Vous croyez rire, peut-être.. .. (*à Jacques.*) C'est que c'est très-vrai, ce qu'elle vous dit là; j'en ai la preuve en main.

JACQUES.

Bah!

LE BOURGUEMESTRE.

Oui, ce matin, pas plus tard, elle m'a chargé d'une commission infiniment délicate.

JACQUES.

Eh bien! mais, ça vous fait honneur, ça.

LE BOURGUEMESTRE.

Honneur, honneur! je ne sais pas encore trop comment je m'en tirerai.

MARGUERITE.

Oh! je suis bien sûre, moi, que vous n'êtes pas embarrassé.

LE BOURGUEMESTRE.

Voilà ce qui vous trompe; quoique je n'aie pas l'air d'un sot, c'est que je le suis beaucoup, embarrassé....., beaucoup, beaucoup.

JACQUES.

Eh ben ! dame, s'il vous faut quelques conseils, me v'là, moi.

LE BOURGUEMESTRE.

Vous croyez plaisanter ? mais c'est que vous pouvez m'être fort utile dans cette affaire-là, vous, père Jacques.

JACQUES.

Moi ?

LE BOURGUEMESTRE.

Oui, vous, vous-même.

JACQUES.

Parlez, Bourguemestre.... Que je serais heureux, si je trouvais une occasion de prouver ma reconnaissance à c'te bonne dame !

MARGUERITE, *avec intention.*

Je suis de trop, moi, j'vois ça.

JACQUES.

Et non, non, reste, ma chère enfant; est-ce que j'ons rien d'caché pour toi ?

MARGUERITE, *emportant tout ce qui est sur la table.*

Il faut que je rangions le chalet. Causez, je suis là, entendez vous ? si vous avez besoin de moi. (*Avant de rentrer, à part.*) Quel moment ! je tremble.

SCENE IX.

JACQUES, LE BOURGUEMESTRE.

LE BOURGUEMESTRE, *d'un air mystérieux.*

Entre nous, je ne suis pas fâché que Marguerite s'en aille.

JACQUES, *de même.*

Bon ! est-ce qu'il s'agit de choses qu'on ne peut pas dire devant elle ?

LE BOURGUEMESTRE.

Peut-être bien.

JACQUES.

Mettez-moi donc au fait.

LE BOURGUEMESTRE.

Au fait ! voici le fait : c'est une lettre que madame la marquise m'a écrite ce matin.

JACQUES.

Une lettre ! à vous..... lisez-nous ça.

LE BOURGUEMESTRE.

Non, non. J'ai des raisons, à moi personnelles, pour ne pas vous la lire.

JACQUES.

Je ne la lirai pas non plus, moi ; or, si vous voulez que je sache.....

LE BOURGUEMESTRE.

Certainement, que je le veux; mais promettez-vous de m'écouter jusqu'au bout ?

JACQUES.

Oui, oui. Mais allez donc, Bourguemestre; vous me faites mourir d'impatience

LE BOURGUEMESTRE.

Modérez-vous, et puis je parlerai.

JACQUES, *avec impatience.*

Je vous écoute.

LE BOURGUEMESTRE.

Eh bien! il s'agit de..... il s'agit de..... de..... de votre fille.

JACQUES, *vivement.*

De ma fille!.... (*D'un air sévère.*) Se peut-il, M. de Bettemberg ?

LE BOURGUEMESTRE

Ah ! songez que je représente ici madame la marquise de Sallanges ; je suis son interprète ; ergo.....

JACQUES, *se modérant.*

Continuez.

LE BOURGUEMESTRE.

L'époux de votre fille.....

JACQUES, *vivement.*

Dites son ravisseur!

LE BOURGUEMESTRE.

Tout ce que vous voudrez. Enfin, n'importe; vous ne devez plus lui en vouloir.... il est mort.

JACQUES.

Je sais qu'il servait, et que la guerre....

LE BOURGUEMESTRE.

Il est mort il y a quinze mois : donc il n'est plus un ravisseur; mais ce que vous ne savez peut-être pas, et ce qu'il faut que vous sachiez, c'est qu'en mourant, il a laissé sa jeune femme veuve..... et héritière d'une grande fortune.

JACQUES.

Eh! que m'importe la fortune.

LE BOURGUEMESTRE.

Votre fille se propose d'acheter quelque riche propriété en Suisse, et de se fixer dans son pays natal.

JACQUES.

Alors, c'est à moi d'en partir.

LE BOURGUEMESTRE.

Elle ne sera heureuse, ce que je vous dis est à la lettre..... qu'autant que vous lui pardonnerez, et que vous partagerez....

JACQUES, *vivement.*

Le fruit de sa désobéissance!

AIR : *Un jeune enfant, le casque en main* (de Garat).

Non, je dois punir son erreur;
Elle a préféré l'opulence,
Et les trésors d'un séducteur,
A notre honorable indigence;
Elle revient dans ce séjour,
De luxe, sans doute elle brille....
Je ne regrette pas le jour
Quand je ne dois plus voir ma fille. (*bis.*)

LE BOURGUEMESTRE.

Je l'avais bien prévu.... Il n'y a pas moyen de vous faire entendre raison. Tout le monde vous blâmera; on vous appelera obstiné, homme dur et méchant; ça n'est pas naturel; un père est toujours père, et les entrailles...., le sang.....

enfin ; vous comprenez..... Allons, allons, Jacques, mon cher Jacques!

JACQUES.

Bourguemestre, si vous voulez que nous restions amis, n'insistez pas davantage.

LE BOURGUEMESTRE.

Comment ! vous.....

SCENE X.

LES MEMES, MARGUERITE.

(*Marguerite sort du chalet, portant un gros livre qu'elle pose sur le banc; elle s'arrête, et écoute.*)

JACQUES.

Je pardonne à ma fille tous les maux qu'elle m'a causés.

MARGUERITE, *avec joie, et à part.*

Qu'entends-je ?

JACQUES.

Mais pour me rapprocher d'elle .... jamais!

LE BOURGUEMESTRE.

Jamais !

MARGUERITE, *avec douleur.*

Jamais !

LE BOURGUEMESTRE.

J'y perds mon latin.

AIR *du Pélerin* (Arbre de Vincennes).

Est-ce là votre dernier mot ?
Voyons, répondez comme il faut,
Vous êtes sourd à ma prière.

A Marguerite.

J'ai pourtant déployé, ma chère,
Toute mon éloquence ; eh bien !
C'est comme rien.

Adieu, mon enfant ; si vous voyez madame la Marquise, annoncez-lui que je n'ai pas été heureux dans mes negociations. (*Il sort.*)

SCENE XI.

JACQUES, MARGUERITE.

JACQUES, *du côté gauche, et à part.*

AIR : *J'étais au bord de la fontaine.*

En revenant ici, veut-elle
De mes vieux jours troubler la paix ?
Non, je n'écouterai jamais
La voix d'une fille rebelle !

MARGUERITE, *courant à lui.*

Père Jacques, me v'là de retour.

JACQUES, *la serrant dans ses bras.*

Viens, Marguerite.

MARGUERITE.

Qu'avez-vous ? dit's-moi sans détour
C'qui vous agite.

JACQUES.

Mon cœur souvent
A du tourment,
Mais, mon enfant,
Quand je t'embrasse (*bis*) il est content.

MARGUERITE.

Moi aussi, je vous regarde comme mon père.

JACQUES.

Et moi, donc ! il me semble que tu as toujours été ma fille... Il y a des momens même où je me fais illusion ; tout, jusqu'au son de ta voix, me rappelle...

MARGUERITE.

Père Jacques, voulez-vous que je vous fasse votre petite lecture ?

JACQUES.

Je le veux bien. Tiens, ça me distraira... ce maudit Bourguemestre !... Fais moi ma lecture, Marguerite.

MARGUERITE.

Voici le gros livre. Asseyez-vous là, sous cet arbre.

JACQUES.

Prends place à côté de moi.

MARGUERITE, *se mettant à genoux.*

Non, non; je serai mieux comme ça, à genoux.

JACQUES.

Que vas-tu me lire aujourd'hui!

MARGUERITE.

Le bon Pasteur.

JACQUES.

Ah! le bon Pasteur; voyons.

MARGUERITE, *lisant.*

AIR *du Château de Montenero.*

On nous raconte que jadis
Un bon pasteur de la montagne
Perdit sa fidelle compagne,
La plus chère de ses brebis.
D'inquiétude l'ame navrée,
Il va dans toute la contrée,
Sans prendre le moindre repos,
Demandant à tous les échos,
Sa pauvre brebis égarée. } *bis.*

JACQUES, *ému.*

AIR : *Répétez-moi, s'il vous plaît* (de Richard).

Ah! Marguerite, un moment.

(*A part, et avec émotion.*)

Quel rapprochement! (*bis.*)
Ce malheur est aussi le mien;
J'ai perdu mon unique bien.

MARGUERITE.

Ecoutez bien.

(*Elle continue de lire.*)

2e. COUPLET.

Un jour, enfin, le bon pasteur
Revoit celle qui fit sa peine;
Loin de punir, il la ramène
Par les caresses, la douceur.
Son bonheur fut de longue durée:
V'là comme une faute est réparée!
Lorsqu'un pèr' se montre indulgent,

Au berceau il sait doucement
Ram'ner la brebis égarée.

JACQUES, *se levant avec trouble et émotion.*

AIR : *Je sens mon cœur qui palpite* (Fragment du Duo du Prisonnier.)

ENSEMBLE.

Laisse là cette lecture.
(*à part.*) Moi, j'ai maudit mon enfant!
En secret mon cœur murmure ;
Que n'ai-je été plus indulgent !

MARGUERITE, *à part.*

Espérons... , cette lecture
Va produire un changement.
Ciel ! ô ciel ! je t'en conjure,
Fais que son cœur soit indulgent.

SCENE XII.

LES MEMES, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE *aperçoit Marguerite, et s'incline respectueusement.* Marguerite *lui fait un signe, alors il s'avance près de* Jacques, *et lui dit :*

Monsieur Jacques ?

JACQUES.

Qui est là ? qui me parle ?

LE DOMESTIQUE.

Monsieur Jacques, madame la Marquise m'envoie pour vous prier de permettre que Marguerite vienne tout de suite au château.

JACQUES.

Marguerite!

MARGUERITE.

Père Jacques ?

JACQUES.

Va, mon enfant, c'est toi qu'on demande.

MARGUERITE.

J'y vais, j'y vais, M. Germain.

(*Le Domestique sort.*)

SCENE XIII.

JACQUES, MARGUERITE.

MARGUERITE.

Père Jacques, vous n'avez pas quelque commission pour le château ?

JACQUES, *souriant.*

Et, quelle commission veux-tu que je te donne, mon enfant ?

MARGUERITE.

Que sais-je, moi ?... c'que vous avez refusé au Bourguemestre, vous ne me le refuserez peut être pas ?... Si c'est queuq' bonnes nouvelles à porter à madame de Sallanges, ça m' frait ben grand plaisir d'en être chargée plutôt qu'un autre.

JACQUES.

Marguerite, tu ignores ce qu'on exige de moi.

MARGUERITE.

C'est donc queuq' chose de ben difficile.

JACQUES.

Oui, oui, bien difficile.

AIR : *Faut attendre avec patience.*

Ah ! si jamais dans nos montagnes
Se présentait un suborneur,
Conserve bien, de nos campagnes,
Et les vertus et la candeur ;
Ferme l'oreille à ses promesses.

MARGUERITE.

Je sais trop c' que coûte une erreur !

JACQUES.

ENSEMBLE.

Et si l'on t'offre des richesses,
Ah ! ma fille, garde ton cœur.

MARGUERITE.

A l'éclat trompeur des richesses,
Je préfère la paix du cœur.

MARGUERITE, *à part.*

Profitons du moment où son cœur semble plus disposé à l'indulgence.

(*Elle s'en va du côté du château.*)

SCENE XIV.

JACQUES, ZUG, CATHERINE.

ZUG, *dans le fond, à Catherine, en lui montrant Marguerite qui s'en va.*

La v'la qui s'en va. Attends qu'elle soit un peu loin.

CATHERINE.

Ne dis rien au père Jacques; si ça vient de nous, il croira que j'sommes des envieux, et il nous en voudra.

ZUG.

J' m'en moque ben, moi, pisque c' n'est pas toi qu'as l'prix (*Il s'avance.*) Père Jacques, où qu' va donc comm'ça Marguerite ? faut qu'all' soit ben pressée, car all' coürt, all' court !...

JACQUES.

Elle va au château.

ZUG, *avec malice.*

Au château ? c'est ça.

JACQUES.

Mme. de Sallanges l'a fait demander.

ZUG, *avec malice.*

Madame ! ah ! ah !

CATHERINE, *de même.*

Madame ! oh ! oh !

ZUG.

Et vous donnez là-dedans, vous, père Jacques ?

JACQUES.

Ah ! ça, que venez-vous donc me chanter là, vous autres ?

ZUG.

Rian.

CATHERINE.

Rian du tout ; il y en a ben assez qui jasent sans nous.

JACQUES.

Qui jasent ?

ZUG.

Oui, v'là c' que c'est qu' d'avoir le prix d'sagesse, on fait des jaloux.

JACQUES.

Est-ce qu'on aurait désigné la jeune fille ?

CATHERINE.

C'est Marguerite, quoi !

JACQUES, *avec joie.*

Marguerite ! ah ! mes enfans, que m'apprenez-vous! quel plaisir vous me faites !

ZUG.

Pardi ! quand on a des protections !... mais stila qui n'a rien, n'a rien, c'est l'ordinaire.

JACQUES.

Zug, si Marguerite a le prix, c'est qu'elle l'a mérité.

ZUG.

J' vous dis pas non, moi ; mais vous n'empêcherez pas les langues d' parler. Toutes les jeunes filles de Clarens sont furieuses, et soutiennent que c'est une injustice.

JACQUES.

Une injustice !

ZUG.

Oui, primo d'abord, on trouve que Marguerite va ben souvent au château.

JACQUES.

Ce n'est pas un mystère ; elle y porte du lait tous les matins.

ZUG.

Tous les matins !... et tous les soirs quand elle s'en va en catimini !

JACQUES.

C'est faux.

ZUG.

La femme du vieux berger l'a vue, hier à la nuit close, ouvrir la grille du parc.

JACQUES.

C'est une imposture.

CATHERINE.

Je l'ons ben dit aussi, moi, mon parrain, qu' ça n'est pas vrai.

ZUG.

C' n'est pas tout. C'te dame du château qui n' sort jamais, et qu'on n' voit pas...

JACQUES.

Eh bien ?

ZUG.

Eh ben ! ils disont... ils disont comm' ça, que c'te dame-là, c'est un monsieur !

JACQUES.

Zug, si je savais que ces soupçons-là vinssent de toi !

ZUG.

De moi, père Jacques !... Oh ! là, là, j'vous jure, j' vous fais serment que j' vous l' donne, comme on m' l'a donné, ni plus ni moins.

JACQUES.

Oui, mais au lieu de répéter de pareils bruits, il eût été plus généreux de les démentir.

ZUG.

Queu mal y a-t-il ?

JACQUES.

Tu es un méchant.

ZUG.

Oh ! par exemple !

JACQUES.

Un envieux, un jaloux ; et je te défends de remettre les pieds ici.

ZUG.

Mais...

JACQUES.

Point de mais.

ZUG.

Si...

JACQUES.

Point de si; et toi, Catherine, c'est fini, tu ne seras jamais la femme de ce mal-intentionné-là.

CATHERINE, *pleurant.*

Oh! oh! mon parrain! est-ce que je devons être punie pour les autres?

ZUG.

Morgué! v'là qu'on amène ici la femme du vieux berger; vous allez voir si c'est des menteries.

SCENE XV.

LES MEMES, CHŒUR DE JEUNES FILLES, *amenant avec elles la vieille bergère.*

CHŒUR, *à la Vieille.*

AIR : *Allons, visitons* (de Quinze ans d'Absence.)

Venez, venez donc, il faut parler,
Il faut tout dir' tout révéler,
On doit croire à vot' témoignage.
Ne cachez plus rien,
Répétez bien
C'que de vos yeux vous avez vu,
C' qu' vos oreill's ont entendu.

LA VIEILLE.

Fille, qui dans ce village,
Passe pour sage,
Et pour sauvage,
Souvent, je gage,
N'a que le langage
Et l'apparence d'la vertu.

SCENE XVI.

LES MEMES, LES GARÇONS, *accourant.*

LES GARÇONS.

Ah! méfiez-vous de ses rapports,
Cette sorcière a l'diable au corps;
N'écoutez pas son témoignage;
Voyez comme elle ouvre un œil méchant.

C'est

C'est parc' qu'elle est vieille à présent,
Qu'aux jeun' fill's elle en veut tant.

LA VIEILLE.

AIR *de la Trajan.*

Hier au soir, à la nuit sombre...

LES GARÇONS.

C'est un mensonge.

LES FILLES.

Taisez-vous.

LA VIEILLE.

J'ons vu, j'ons aperçu dans l'ombre,
Marguerit' s'enfuir à pas d'loups;
Jusqu'au château je l'ons suivie;
Toute la nuit, j'avons guetté,
Au petit jour elle est sortie.

LES GARÇONS.

Vous mentez.

LA VIEILLE.

C'est la vérité.

LES GARÇONS.

Ah! méfiez-vous de ce rapport.

LES FILLES.

Mais, taisez-vous donc, vous avez tort.

LES GARÇONS.

C'te vieille sorcière a l'diable au corps,
Et voudrait j'ter sur nous des sorts.

LES FILLES.

Marguerite a l'prix,
A votre avis;
Parez de vot' mieux
C't' asile heureux.
Mais, vœux superflus!
J'n'envions plus
Les honneurs qui lui sont rendus.

LES GARÇONS.

Marguerite a l'prix;
Mes chers amis,
Parons de not' mieux
L'asile heureux
Qu'habit' la sagesse et la vertu.
Honneur, honneur lui soit rendu.

UN PAYSAN.

Place, place; voici M. le Bourguemestre. Méchante langue, nous verrons si vous oserez soutenir devant lui....

SCENE XVII.

LES MEMES, LE BOURGUEMESTRE.

JACQUES

Arrivez vîte, mon cher M. de Bettemberg.

LE BOURGUEMESTRE.

De ce côté-ci, père Jacques, me voilà.

JACQUES.

Hâtez-vous de me tirer de l'inquiétude où je suis.

LE BOURGUEMESTRE.

Le conseil a pesé, dans sa sagesse, le droit de chaque jeune fille et l'on a dû vous dire que Marguerite seule a réuni tous les suffrages.

JACQUES.

Mais on l'accuse, on crie à l'injustice.

LE BOURGUEMESTRE.

Je le sais. On prétend... on assure... on affirme... Mais, ce qui vous surprendra bien plus, c'est que la dame du château n'a point, elle-même, approuvé notre choix.

JACQUES.

Se peut-il? madame de Sallanges n'a point jugé Marguerite digne....

LE BOURGUEMESTRE.

Non.

ZUG.

Là! voyez-vous qu'il n'y a point de feu sans fumée.

LE BOURGUEMESTRE.

Au reste, elle va venir. Nous la verrons enfin, j'ai ordre de l'attendre ici avec toute la jeunesse du canton.

JACQUES.

Moi, je me retire.

LE BOURGUEMESTRE.

Vous ne restez pas?

JACQUES.

Non! je ne croirai jamais que celle qui depuis un an m'a

prodigué tant de soins et d'amitié, puisse être coupable, et je ne veux pas être témoin....

CATHERINE.

Je pensons comme vous, père Jacques, et je n'vous quittons point.

JACQUES.

A la bonne heure. Viens, Catherine, viens; cela me raccommode avec toi. (*Il sort*)

ZUG.

Il est fâché tout rouge, et j'crains bien qu' not' mariage ne soit à veau-l'eau.

LE BOURGUEMESTRE.

Voici madame la marquise, silence, mesdemoiselles, s'il est possible.

SCENE XVIII.

LE BOURGUEMESTRE, ZUG, JEUNES FILLES ET GARÇONS, LA MARQUISE DE SALLANGES OU MARGUERITE, *vêtue avec une élégante simplicité : elle porte un voile*; PLUSIEURS DOMESTIQUES, *dont l'un porte une couronne de roses blanches et une bourse.*

LE BOURGUEMESTRE, *regardant la Marquise.*

Elle a un voile sur la tête; allons, il est dit que je ne connaîtrai pas sa figure. Me voici, Madame; fidèle observateur de vos ordres, vous le voyez, jai rassemblé toute la jeunesse, et même la vieillesse de la banlieue, et c'est devant elle que je vais avoir l'honneur de haranguer madame la marquise.

Mme. DE SALLANGES.

Je vous fais grâce du compliment d'usage, je ne viens point ici chercher des éloges que je ne mérite point; mais solliciter moi-même le pardon que l'on n'a point accordé à vos prières.

LE BOURGUEMESTRE.

En vérité, madame, j'ai fait tout ce que j'ai pu : mais Jacques est d'une sévérité... Et pour le fléchir, le moment, je crois, n'est pas trop opportun.

Mme. DE SALLANGES.

Pourquoi?

LE BOURGUEMESTRE.

Il s'afflige de ce que madame refuse à Marguerite le prix que nous lui avions décerné.

Mme. DE SALLANGES.

C'est Marguerite elle-même qui refuse cet honneur, et.....

LE BOURGUEMESTRE.

C'est singulier ! nous l'avons toujours connue très-sage, très-honnête.... C'est donc bien vrai ce que l'on dit d'elle ?

Mme. DE SALLANGES.

Que dit-on de Marguerite ?

LE BOURGUEMESTRE.

Oh ! je n'oserai jamais répéter devant madame.....

Mme. DE SALLANGES.

Parlez, je l'exige.

LE BOURGUEMESTRE.

On assure que la nuit elle s'échappe en secret de chez Jacques pour aller au château ; enfin, madame, on a été jusqu'à dire que vous n'étiez pas une dame.

Mme. DE SALLANGES.

Et vous pourriez ajouter foi à ces soupçons ?

LE BOURGUEMESTRE.

Je demande pardon à madame ; mais je lui ferai observer que c'est la première fois que j'ai l'honneur de lui parler.

Mme. DE SALLANGES.

Vous êtes dans l'erreur, mon cher M. de Bettemberg, vous me parlez tous les jours.

LE BOURGUEMESTRE.

Tous les jours ! oh ! par exemple....

Mme. DE SALLANGES.

Ici, ici même, tantôt, vous étiez encore avec moi.

LE BOURGUEMESTRE.

Oh ! madame veut rire à mes dépens. Ici, tantôt, je m'en souviens ;..... car j'ai la mémoire extrêmement locale, j'ai

parlé à Catherine, j'ai parlé à Jacques, j'ai parlé à.... Zug..... j'ai parlé à..... (*La Marquise lève son voile.*) Marguerite!

TOUT LE MONDE.

Marguerite!

Mme. DE SALLANGES.

Et vous voyez en elle la fille de Jacques.

AIR : *Vaudeville des Maris ont tort.*

C'est moi que repoussait un père.
Oui, pour avoir donné ma foi,
J'étais l'objet de sa colère,
Et pourtant il n'aimait que moi.
Il m'exilait de sa famille,
Et me chargeait de son bonheur;
Sa bouche condamnait sa fille
Lorsqu'il la pressait sur son cœur.

LE BOURGUEMESTRE.

Moi, qui suis bien clairvoyant, je ne m'en serais jamais douté : à plus forte raison, lui, qui n'y voit goutte..... Oh! comme il va être.... Permettez, madame la marquise, je vais le ramener... Je veux qu'ici, devant tout le monde... Pour cette fois il sera bien entêté, morbleu, s'il nous résiste encore... Père Jacques, venez, venez.... Oh! vous viendrez.

SCENE XIX ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, JACQUES, CATHERINE.

LE BOURGUEMESTRE, *amenant Jacques.*

Il faut bien que vous veniez.... La dame en question, c'est votre fille, madame la marquise de Sallanges.

JACQUES.

Qu'est-ce que vous dites? qu'est ce que vous dites, bourguemestre? Je ne vous comprends pas.

Mme. DE SALLANGES.

C'est à moi d'expliquer l'erreur où vous êtes.

JACQUES, *entendant la voix de Marguerite.*

Marguerite, c'est toi... Ah! mon enfant, approche; viens, viens dans mes bras.

LE BOURGUEMESTRE, *riant.*

Elle ne demande pas mieux, vraiment. Je vous répète que la dame invisible du château, c'est la marquise de Sallanges, votre fille.

Mme. DE SALLANGES.

Oui, c'est-elle, c'est elle même qui vient demander sa grâce.

JACQUES, *croyant toujours parler à Marguerite.*

Et c'est toi qui me parles pour elle!... Ah! ma fille, ma véritable fille, la voilà; je ne veux plus en avoir d'autre.

LE BOURGUEMESTRE, *riant.*

Eh bien! c'est ça, c'est ça même. Mais ouvrez donc les yeux. Marguerite, madame la marquise de Sallanges et votre fille ne font qu'un.

JACQUES.

Quentends-je?

LE BOURGUEMESTRE.

Oh! vous voilà réconciliés malgré vous. *Quod gripsit gripsum est.*

(*Jacques embrasse sa fille.*)

CHŒUR.

AIR *d'Aucassin et Nicolette.*

Quel transport! quelle allégresse!
Célébrons cet heureux jour.
Jacques lui rend sa tendresse,
Redoublons pour lui d'amour.
Chantons, dansons, célébrons ce beau jour.

Mme. DE SALLANGES.

Mes amis, je vous dois mon bonheur; croyez que je vais m'occuper du vôtre. Ma chère Catherine, reçois le prix qui m'était destiné.

(*Elle lui donne une couronne de roses*)

CATHERINE.

Oh! mon Dieu! vous n'vous moquez pas d'moi?

Mme. DE SALLANGES.

Et voici la dot; c'est à toi de choisir un époux.

(*Elle lui donne une bourse.*)

CATHERINE.

Ah! il est tout trouvé.... Tiens, Zug, cache bien ça dans tes poches.

ZUG.

Jarni! queu joie! ça me suffoque!

CHOEUR.

AIR *du final du premier acte de Renaud d'Ast.*

Ah! quel bonheur!
Il retrouv' sa fill' chérie.
Enfin, l'bonheur
Va donc rentrer dans son cœur.

JACQUES.

Ma fille, pour jamais j'oublie
Et mes chagrins et ton erreur.

TOUS.

Ah! quel bonheur! etc.

Mme. DE SALLANGES.

AIR : *Gentil hussard.*

En voyageant dans ce monde perfide,
Nous nous servons tous les deux aujourd'hui,
Privé des yeux, vous me prenez pour guide;
Moi, faible encore, je vous prends pour appui.

CATHERINE.

AIR *de la Tyrolienne.*

Toute seule, une fillette
Marche d'un pas incertain,
Et souvent l'amour la guette
Pour l'égarer en chemin;
Mais quand par bonheur
Ell' garde son cœur;
De peur de tomber
Et de succomber,
Faut, pour sout'nir la pauvrette,
Qu'un mari
Soit son appui.

JACQUES.

AIR : *Gentil hussard.*

Parcourant seul la route de la vie,
Pauvre vieillard, j'y rencontrais l'ennui,
Je succombais; mais qu'elle est embellie
Quand mon enfant vient m'y servir d'appui.

Mme. DE SALLANGES, *au Public.*

AIR *de la Tyrolienne.*

La scène où l'auteur s'avance,
Est un chemin bien glissant,
Et malgré l'expérience,
Il peut y tomber souvent.
Pour quelques essais,
Croyant au succès,
Il s'aveugle, hélas!
Et fait un faux pas.
Ah! qu'ici votre indulgence
Aujourd'hui
Soit son appui.

(*Jacques reprend en duo l'air* de la Tyrolienne, *et Madame de Sallanges les paroles suivantes, sur l'air :* Gentil hussard.)

Plus d'un auteur, malgré l'expérience,
S'aveugle, hélas!
Et peut faire un faux pas.
Pour le succès, ah! que votre indulgence
Puisse aujourd'hui
Devenir son appui.

CHOEUR.

Ah! quel bonheur, etc.

Imprimerie PORTHMANN, rue Ste.-Anne, n. 43.

LIBRARY OF CONGRESS
0 022 011 331 0

LIBRARY OF CONGRESS
0 022 011 331 0